

Introduction

Insupportable Révolution ?

Dans le film d'Eric Rohmer *l'Anglaise et le duc* (2001), la révolution française est présentée sous le regard de Grace Elliott. Avant d'être elle-même mise en prison pendant la Terreur, cette amie et ancienne amante du duc d'Orléans est confrontée à deux des événements qui ont donné à la Révolution son caractère farouche : les massacres de septembre 1792 et la mort du roi. Grace Elliott traverse Paris en voiture pendant les massacres. Après avoir réussi à ne pas s'évanouir à la vue de la tête de la duchesse de Lamballe, ce visage connu porté au bout d'une pique devant sa voiture, elle pleure d'effroi rétrospectif en arrivant chez elle, alors qu'elle raconte la scène. Face à la mort annoncée du roi, elle espère jusqu'au 21 janvier 1793 qu'on n'osera pas le tuer et interprète les clameurs du peuple qu'elle entend depuis sa résidence de Meudon comme une manifestation pour empêcher l'exécution. Elle prend alors le deuil et ne décolère pas contre le duc d'Orléans qui, non seulement n'a rien fait pour faire obstacle à cette mort, mais a nominalement voté pour. La violence révolutionnaire s'imprime sur les corps, que ce soit dans le hors-lieu institutionnel des massacres de Septembre ou dans le cadre de l'institution inventive du procès du roi. Les réactions de Grace Elliott sont à la fois

sensibles et morales : l'effroi, la colère, la tristesse sont l'expression d'un jugement émotif et normatif. On peut supposer que ces deux événements lui sont « intolérables ».

Le point de vue de Grace Elliott, qui est aussi celui de Burke ou de Taine, est exposé dans des mémoires rédigés après-coup et parus pour la première fois en 1859. Mais par l'effet d'un film historique d'aujourd'hui, il devient aussi un point de vue présent sur la révolution française.

S'il est impossible d'affirmer que cette vision de la Révolution est aujourd'hui dominante – elle n'est sans doute pas aussi détestée par tous ses héritiers – force est de constater que la réception du film, construite en amont et en aval de sa sortie en septembre 2001, a été très élogieuse non seulement pour son innovation esthétique mais encore pour son point de vue idéologique. Un article de Marc Fumarolli paru dans les *Cahiers du cinéma* en juillet 2001 en fait un film-clé sur « les heures les plus sanglantes et les plus controversées de notre histoire² », et construit un parallèle entre les prisons de la Terreur et les camps d'extermination : « Lorsqu'elle rejoint en prison duchesses, comtesses, blanchisseuses ou soubrettes, vouées en vrac au supplice du simple fait de leur naissance ou de leur fidélité, elle est presque heureuse de partager à égalité leur destin, comme aurait pu l'être une résistante "goy" au camp de transit de Drancy en 1942-1943³. » On est ici au centre de la construction sensible d'une nouvelle réception de la révolution française qui impose, par le dégoût pour les crimes politiques du xx^{ème} siècle, un dégoût pour l'événement révolutionnaire. La révolution française serait innommable pour constituer « la matrice du totalitarisme », pour en avoir inventé la rhétorique⁴.

Les clivages sociaux et idéologiques qui tissent l'événement révolutionnaire n'ont jamais cessé de tarau-

der ses représentations. Il y en a toujours eu de contre-révolutionnaires et elles étaient perçues comme telles. Aujourd'hui, ce qui est plus surprenant, c'est que ces représentations contre-révolutionnaires peuvent passer pour des représentations moyennes, ordinaires et, tel le film d'Eric Rohmer, être considérées par la critique puis par le public comme historiquement justes. Le temps n'est plus à l'affrontement des points de vue sur un événement qui résiste à l'interprétation, mais à une détestation sans discussion de l'événement. Comme la révolution française inclut ce que les Britanniques appellent « le règne de la Terreur » et les Français « la Terreur », non seulement elle ne peut pas constituer un moment historique rachetable en bloc, mais elle pourrait bien être rejetée en bloc. La révolution française serait une figure de l'intolérable politique actuel, comme elle l'était devenue en 1795.

Mais ce dégoût et ce rejet sont-ils toujours fondés sur une position réflexive et critique ? Une petite anecdote permet d'en douter. À la Sorbonne, qui était censée être le camp retranché des historiens jacobins, Michel Vovelle remplace Albert Soboul en 1985. En 1986, il propose aux étudiants de maîtrise d'organiser un « dîner de la tête de veau » le 21 janvier. Il s'agit d'un rituel républicain de dévoration où la tête de veau prend la place de la tête du roi : le peuple rassemblé en banquet rejoue la mort du roi sur le mode carnavalesque. Sa proposition jette un froid. Pour la plupart des étudiants, inscrits pourtant en maîtrise d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, elle paraît indécente. Aux gloussements réjouis de Michel Vovelle répond donc un silence gêné et incrédule. Ce rituel était devenu non-contemporain sans qu'il ait eu le temps d'en prendre la mesure. On ne peut plus rejouer la tête coupée, tout ça écœure ou laisse perplexe. Ce banquet collectif

appartenait à mon sens à « l'expression obligatoire des sentiments »⁵. En effet, une « catégorie considérable d'expressions orales de sentiments et d'émotions n'a rien que de collectif ». Ce qui « ne nuit en rien à l'intensité des sentiments, bien au contraire [...] mais toutes ces expressions collectives, simultanées à valeur morale et à force obligatoire des sentiments de l'individu et du groupe, ce sont plus que de simples manifestations. [...] S'il faut les dire c'est que tout le groupe les comprend. On fait donc plus que manifester ses sentiments, on les manifeste aux autres, puisqu'il faut les leur manifester. On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres et pour le compte des autres. C'est essentiellement une symbolique⁶ ».

Or, cette symbolique républicaine collective s'est défaite dans les années 1980 et 1990. Lors des festivités du bicentenaire, la question de la violence révolutionnaire est revenue troubler certaines des certitudes qui s'étaient imposées à nouveau depuis la Libération. Jusque-là, les Français n'avaient pas à avoir honte de l'événement révolutionnaire, ils devaient même plutôt en être fiers, fiers de l'invention républicaine française, contre-modèle du régime de Vichy, fiers surtout de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen qui avait été exhumée pour inventer le droit international renaissant et la fameuse Déclaration universelle des droits de l'homme. Mais, pendant le bicentenaire de la révolution française, 1789 et 1793 ont été dissociés, la remise en question de l'Ancien Régime et l'invention de la République désarticulées, le bon grain trié de l'ivraie. 1789 a été fêté mais 1792, la chute de la monarchie et l'invention républicaine sont restées dans l'ombre de Valmy. Quant à 1793, on a préféré condenser ses « belles anticipations » avec celles de 1789. L'abolition de l'esclavage, les droits à l'éducation et à l'assistance ont